

# BULLETIN SALESIEEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III. S. JEAN, 8).

Appliquez-vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.

(I. TIMOTH. IV, 13).

Parmi les choses divines, la plus divine est de Coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES).



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATT. XVIII, 5).

Je Vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne; mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir la vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

Direction — Nice, Place d'armes, N. 1, et Marseille, Rue Beaujour, N. 9

**SOMMAIRE.** — Jean Bosco, prêtre, à ses Coopérateurs — Les souhaits de bonne année de S. François de Sales — Nouvelles des maisons et des Soeurs de Notre Dame Auxiliatrice en Amérique — Le Comte Dom Charles Cays di Giletta — Indulgences spéciales pour les Coopérateurs — Conversion — Doigt de Dieu.

## JEAN BOSCO, PRÊTRE,

### À SES COOPÉRATEURS.

CHERS COOPÉRATEURS,

A travers des fortunes diverses, heureuses et contraires; au milieu des roses et des épines; à travers les consolations et les peines; nous avons atteint le terme d'une année et le commencement d'une année nouvelle. Comme notre règlement m'y convie, je profite de cette heureuse occasion pour vous adresser quelques paroles, et vous mettre rapidement au courant des œuvres, qu'avec l'aide de Dieu nous avons pu accomplir dans le cours de cette année, et de celles qui nous restent encore à faire, avec la protection de Dieu et le secours de votre charité.

Avant tout, nous devons remercier le Seigneur de nous avoir conservé la vie jusqu'à ce jour. Environ cinq-cents des Coopérateurs ou Coopératrices auxquels je m'adressais l'année dernière, ont disparu de la scène de ce monde, appelés à la vie éternelle. Vous trouverez, dans un tableau séparé, leurs noms, prénoms et lieux de naissance.

Prions pour leurs âmes et remercions du fond du cœur l'Auteur de la vie et de la mort, dont la miséricorde nous a conservés jusqu'à ce jour; prions-le de vouloir bien nous accorder le temps et la grâce de travailler encore à sa plus grande gloire et assurer ainsi, toujours de plus en plus, notre salut éternel.

### Maisons d'Europe.

Comme les années précédentes, l'année dernière nous avons pu accomplir en Europe, et spécialement en France, des œuvres très-nombreuses, grâce à la bénédiction du Ciel et à l'appui de votre charité. Nous avons beaucoup accru le nombre des jeunes gens tirés de leur abandon, arrachés aux périls de l'immoralité et de l'irréligion, éloignés des portes de la prison et de la perdition éternelle. Toutes nos maisons ont été si remplies d'enfants que nous n'avons plus eu de place où recevoir ceux, qui chaque jour, nous présentaient les demandes les plus intéressantes pour être acceptés.

Dans une seule maison, nous n'avons pas reçu moins de cinq-mille demandes auxquelles nous avons dû répondre: il n'y a plus de place. Pour pouvoir abriter un plus grand nombre d'enfants, vingt locaux ont été réparés ou complètement construits. Nous avons ainsi fait de nouveaux bâtiments à l'hospice de S. Léon à Marseille; à l'orphelinat de S. Joseph, à la Navarre; à la colonie agricole de S. Isidore, à S. Cyr;

à Nice, au Patronage de S. Pierre ; dans la maison de l'Immaculée Conception à Florence ; dans le collège S. Charles, à Borgo San Martino ; dans l'oratoire de S. François de Sales, à Turin ; et en plusieurs autres maisons, où nous avons agrandi les dortoirs, construit des nouvelles écoles, établi des laboratoires etc. etc. Par ce moyen, nous avons pu, nous aussi, contribuer à secourir un grand nombre de ces pauvres familles de la Vénétie, frappées si cruellement par les terribles inondations de l'automne dernier. Nous ne comptons pas moins de deux-cent-soixante jeunes gens, appartenant à des familles de cette région, et répartis dans nos diverses maisons d'Italie ; leurs parents sont réduits à la plus extrême misère.

A Rome, auprès de l'église du Sacré-Cœur nous avons ouvert quatre écoles élémentaires, un Patronage du Dimanche, avec cours de récréations pour les jeunes gens de la paroisse. A Turin nous avons terminé l'église de S. Jean l'Évangéliste. Cette église a été consacrée et ouverte au public le 29 octobre. Un nombre suffisant de prêtres est attaché à cette église pour y célébrer les Saints offices, prêcher et administrer chaque jour les Très-Saints-Sacrements.

Dans le sous-sol de l'église nous avons aussi béni et inauguré une chapelle spacieuse, pour les enfants de la ville qui y accourent en grand nombre. A Mogliano, dans la Vénétie, nous avons commencé une colonie agricole pour les enfants pauvres, et béni une église sous le vocable de Notre Dame Auxiliatrice. A Malaga, en Espagne, nous avons pris la direction d'un orphelinat, qui donne beaucoup à espérer en faveur de cette importante cité.

Les constructions nouvelles les plus importantes par leur étendue ont été faites surtout à l'hospice de S. Léon, à Marseille, et dans la colonie agricole de la Navarre près Hyères. Là, de nouveaux corps de bâtiments nous mettent à même de recevoir des centaines de jeunes gens en outre de ceux qui sont déjà recueillis dans ces 2 établissements. Dans la colonie agricole des pauvres orphelines, à S. Cyr, nous avons aussi jeté les fondements d'une nouvelle maison beaucoup plus vaste.

Mais les travaux sont, pour le moment, suspendus jusqu'à ce que la charité de nos coopérateurs vienne à notre secours et nous permette de les reprendre.

Les Soeurs de Marie Auxiliatrice, elles

aussi, ont continué leurs œuvres au profit des jeunes filles pauvres, dans les nombreuses villes où elles se sont déjà établies dans le cours des années précédentes ; ces œuvres ont reçu une bien plus large extension. Nos sœurs ont aussi ouvert trois nouvelles maisons au bénéfice des pauvres filles du peuple ; l'une à Rossignano, dans le Mont-Ferrat ; l'autre à Incisa-Belbo, et la troisième à Mascali, en Sicile. Enfin elles ont ouvert un collège pour les jeunes filles de condition bourgeoise, dans leur maison, près Bordighera.

### Maisons et Missions en Amérique.

Nous aurions voulu pouvoir satisfaire aux demandes de plusieurs évêques zélés et d'un grand nombre de personnes des plus respectables et ouvrir bien d'autres maisons que l'on nous offrirait, soit en Italie, soit en France, soit en Espagne, en Portugal, en Autriche, en Angleterre et dans diverses autres contrées de l'Europe. Nous avons dû renoncer à cette satisfaction, à cause de l'insuffisance de notre personnel et du manque de moyens pécuniaires. Cette douloureuse pénurie nous a contraint à nous abstenir d'envoyer en Amérique de nouveaux missionnaires, attendus cependant avec une impatience anxieuse pour l'ouverture de missions bien vivement désirées. Toutefois, même dans ces régions éloignées, les œuvres déjà établies ont été continuées avec le plus grand succès ; nous avons même pu en entreprendre de nouvelles.

Dans la République Argentine à Buénos-Ayres, dans le faubourg S. Charles d'Almagro, nous avons jeté les fondements d'une église, qui ne tardera pas à être terminée ; et nous avons aussi commencé la construction d'écoles plus vastes, d'un laboratoire et d'un patronage du Dimanche pour les jeunes filles confiées à la direction des sœurs de Marie Auxiliatrice. A Moron, près de Buénos-Ayres, grâce à la charité de Monseigneur l'Évêque de ce diocèse, nous avons ouvert une maison des sœurs de Notre Dame Auxiliatrice avec écoles, laboratoire et patronage du Dimanche pour les jeunes filles.

A Payssandu, dans la république de l'Uruguay près des campements Indiens, nous avons acquis deux emplacements assez vastes : l'un près de l'église paroissiale, destinée à recevoir les écoles pour les enfants et les jeunes filles ; l'autre, dans le

quartier opposé de la ville, quartier où il n'y a qu'une église commencée et laissée inachevée depuis plus de huit années. Nous terminerons cette église et, sur le terrain acheté par nous, nous élèverons des écoles et un hospice pour la jeunesse des 2 sexes.

Pour répondre aux désirs du Saint-Père, nous avons acquis une maison dans l'empire du Brésil, dans la ville de Nikteroy, non loin de Rio-de-Janeiro. Cette maison doit recevoir de pauvres artisans. Au Pará, sur la ligne équatoriale, nous avons jeté les fondements d'un très-vaste hospice capable de contenir quatre-cents jeunes gens. Nous avons le projet d'en construire un semblable à Mattogrotta, chef lieu d'une province du même empire.

### **Mission de la Patagonie.**

La mission de la Patagonie, malgré son personnel limité, a continué à nous donner les plus grandes consolations pendant l'année qui vient de s'écouler.

Dans la ville de Patagones, la nouvelle église, dont la pierre fondamentale a été posée le 29 Juin 1881, a pu être conduite jusqu'à une hauteur considérable et tout nous donne lieu d'espérer qu'elle pourra, dans peu, être inaugurée au culte divin. Nos missionnaires ont fait de fréquentes excursions vers le centre de cette immense région. Ils ont pu instruire et baptiser plusieurs centaines de sauvages, réunis ainsi au bercail de Jésus-Christ. Nos missionnaires ont fait notamment une excursion sur les rives du Rio Chubut; là, ils ont trouvé beaucoup d'indiens qui permettent de concevoir les meilleures espérances pour leur conversion. Rien que dans le mois dernier, on a pu en instruire plus de huit-cents et, attendu leur bonne volonté, on espère les baptiser tous et les donner par là à Dieu et à son église. Une âme vaut, à elle seule, plus que le monde matériel tout entier. Quelle consolation ne doit donc pas être pour nous de pouvoir en sauver, non pas une seule, mais des centaines et des milliers.

### **Deux malheurs.**

Toutes ces œuvres que nous venons de rappeler brièvement, et bien d'autres que j'ai dû passer sous silence pour ne pas allonger outre mesure cet exposé, sont

comme autant de roses dont les suaves parfums nous ont réjouis et continuent à nous réjouir encore. Mais, il faut le dire, et nous en bien persuader, dans ce monde, les maux vont d'ordinaire, le plus souvent, réunis aux biens et l'amer succède au doux. *Sunt bona mixta malis*. Quelques fois, Dieu, dans ses insondables desseins, envoie directement de douloureuses épreuves, ou permet qu'elles arrivent, à ceux-là même qui travaillent pour sa plus grande gloire et pour le bien de la religion et de la société. Nous ne pouvons connaître avec certitude les dernières raisons de ces permissions divines; mais, il semble que l'on peut, sans se tromper, dire que Dieu en dispose ainsi pour exercer notre patience et donner aux uns l'occasion de raviver leur confiance en sa divine providence, espérant, pour ainsi dire, contre toute espérance humaine. Dieu veut les habituer ainsi à persévérer constants et forts dans la voie du bien. D'autre part, ces malheurs deviennent pour les autres un nouveau stimulant à la générosité qui doit ouvrir leurs mains pour rétablir les œuvres détruites. Ainsi les bons chrétiens étonnent le monde par les prodiges de la charité catholique, méritent ici-bas une plus grande abondance de grâces, et dans le ciel une plus splendide couronne de gloire. Quoi qu'il en soit, je dois signaler à votre charité compatissante deux malheurs qui nous ont frappé l'an dernier. L'un nous est arrivé le 3 février, l'autre le 27 mars. Le premier malheur fut l'explosion de la papéterie de Mathi, près Turin, le second a été l'incendie de l'église de Payssandu, en Amérique. Tout compte fait des dommages causés et des dépenses exigées par les réparations, il nous en a coûté plus de trois-cent-mille francs! Patience! Un pareil désastre aurait pu décourager et faire abandonner des œuvres des plus utiles à la religion et à la société civile; mais il n'en a pas été ainsi. Nous n'avons pas abandonné la partie au démon; mais, soutenus par Dieu et par votre charité, nous nous sommes efforcés de remédier au mal, le mieux qu'il nous a été possible; nous avons fait comme les hirondelles qui, trouvant leur nid détruit le recommencent aussitôt. La papéterie avait été presque détruite; elle a été entièrement refaite; il a fallu pour cela de nouvelles constructions, de nouvelles machines, de nouvelles chau-dières. Avant peu cette fabrique sera remise en activité et fournira du travail à plusieurs personnes qui se trouvent dans

le besoin ; elle approvisionnera de papier, non seulement nos typographies, mais bien d'autres encore. L'église de Payssandu a été, elle aussi, restaurée ; il ne manque plus que le grand autel que l'on construit dans la ville de Buénos-Ayres et que l'on espère pouvoir poser pour les prochaines fêtes de Pâques.

### **Œuvres et dépenses à faire pendant le cours de l'année nouvelle.**

Après ce rapide exposé des œuvres accomplies dans le courant de cette dernière année, je passe à l'énumération des œuvres qui nous restent à accomplir pendant l'année qui commence. Je ne me perdrai pas dans une énumération complète ; mais je mettrai seulement sous vos yeux les plus importantes de celles qui sont entièrement résolues.

1° L'envoi d'au moins 18 personnes pour les nouvelles maisons et missions d'Amérique ; spécialement pour la Patagonie et le Brésil et par suite les dépenses nécessaires pour voyage et fournitures.

2° L'église et l'hospice du Sacré-Cœur de Jésus à Rome.

Cette église et cet hospice deviennent de jour en jour plus nécessaires, tant à cause de l'agrandissement de la ville et de l'augmentation de la population dans ces quartiers, qu'à raison des efforts faits par les hérétiques pour attirer à l'erreur grands et petits, hommes et femmes, enfants et jeunes filles, au moyen d'églises, d'écoles, d'hospices, de conférences etc.

3° La nouvelle construction à gauche de l'église de Notre Dame Auxiliatrice, à Turin. Ce bâtiment est de la nécessité la plus urgente. L'accroissement du nombre des artisans a rendu divers laboratoires, surtout celui des menuisiers et celui des forgerons serruriers, si insuffisants que nous avons dû en établir provisoirement quelques-uns dans les angles de la cour et jusque dans les sous sols de la maison. La typographie, elle aussi, a besoin d'agrandissement. Ses six machines ne suffisent plus à faire face aux travaux qui lui sont confiés. Les nouveaux bâtiments, tout en servant à compléter le dessin et l'ornement de l'église de Marie Auxiliatrice, nous permettront aussi de créer de nouveaux laboratoires et d'installer une typographie plus vaste et capable de suffire à toutes les exigences.

4° Les constructions de l'hospice et des écoles de la maison de Florence. Ces constructions n'avancent que bien lentement par défaut de moyens pécuniaires. Cette ville jadis si florissante, compte beaucoup de personnes de bonne volonté ; mais par suite de crises financières souffertes elles ne peuvent plus nous donner les secours que certainement elles se seraient empressées de nous fournir sans ces contrecoups imprévus.

5° Aux dépenses à faire pour toutes ces œuvres, j'ajoute la somme de trente mille francs qu'il nous reste encore à payer pour solder les dettes contractées pour l'église de S. Jean l'Évangéliste ; et quatre-vingt-mille francs pour les dettes qui grèvent encore la papéterie de Mathi.

6° J'omets ici plusieurs autres dépenses à faire, en France et en Amérique, et toutes les dépenses éventuelles, impossibles à évaluer à l'avance, qui deviendront nécessaires pour les maisons d'Italie. Ces dépenses, je ne saurais les préciser en ce moment ; mais, dès à présent, je puis affirmer que chaque mois il s'en présentera, sans faute, de très-nombreuses et très-importantes. Telles seront, entre autres, les dépenses indispensables pour pourvoir le vivre et le vêtement à plusieurs milliers de pauvres jeunes gens recueillis dans nos maisons de bienfaisance. Ces enfants, soit par ce qu'il sont orphelins, soit parce que leurs parents les ont abandonnés, soit à cause de leur extrême pauvreté, sont entièrement à notre charge et nous devons leur donner la nourriture, comme la poule à ses poussins, et leur fournir le vêtement, comme la mère à ses propres enfants.

### **Confiance en Dieu.**

Mais, entreprendre tant d'œuvres, ne sera-ce pas tenter le Seigneur et commettre une imprudence ? Je ne le crois pas. Dieu nous a fait voir en mille manières combien il approuvait en cela notre conduite. Il l'a montré par les paroles d'encouragement qu'il nous a fait recevoir de vénérables prélats, d'éminents personnages, et du Souverain Pontife, lui-même, son vicaire sur la terre ; il nous l'a montré par la bénédiction donnée aux œuvres entreprises par le passé, et par l'aide qu'il ne cesse de nous donner pour en entreprendre chaque année de nouvelles. Dieu nous a montré surtout son approbation pour nos œuvres

en nous conciliant la bienveillance de plusieurs excellentes personnes, en enflammant la charité de nos coopérateurs et coopératrices en notre faveur.

Un signe évident de la bénédiction de Dieu et de son approbation pour nos œuvres, se trouve dans les grâces continuelles et les faveurs signalés que la Divine Bonté, par l'intercession de l'Auguste Mère du Sauveur, ne cesse de concéder à ceux dont la bienfaisance nous vient en aide.

Pour moi, pour tous les salésiens, nous sommes attendris et fortifiés par le spectacle de tant de personnes de diverses villes et de diverses nations qui nous envoient ou nous apportent les fruits de leur épargne et le superflu de leurs biens, pour maintenir les œuvres que nous avons entre les mains.

Ils nous disent ou nous écrivent: Cette offrande est pour vos jeunes gens, en remerciement d'une grâce reçue — Cette autre, est pour l'église du Sacré-Cœur. — Cette autre pour les missions de la Patagonie. — Celle-ci pour le Sanctuaire de Marie Auxiliatrice en reconnaissance d'une grâce obtenue. — Ceci est pour des livres. — Cela pour le bulletin. — Cela pour les lectures catholiques. etc. etc.

Nous sommes témoins de pareils faits, non pas toutes les semaines; mais tous les jours, et plusieurs fois le jour. Or, si Dieu se plaît à parler d'une manière si éloquente et si efficace, comment pourrions-nous conserver quelques craintes? Nous devons bien plutôt ouvrir notre cœur aux plus grandes espérances et continuer à nous occuper de la plus grande gloire de Dieu, certains qu'il ne laissera pas de nous favoriser au fur et à mesure de nos besoins.

### Une prière.

Je vous ai exposé ce qui s'est déjà fait et ce qui nous reste à faire; je vous ai ouvert mon cœur en toute confiance. Il ne me reste plus qu'à plaider auprès de vous la bonne cause et à vous prier de vouloir bien être encore les instruments de la divine Providence. Vous savez maintenant à quoi sert votre charité. L'aumône que vous versez aux mains de dom Bosco sert à recueillir du milieu des places de pauvres jeunes abandonnés, et à leur donner, avec le pain matériel, la nourriture de l'âme; à les instruire dans la religion; à les former à un métier ou à quelque car-

rière honorable, à en faire de bons fils de famille et de sages citoyens; elle sert à donner à la société civile des membres utiles, à l'église des catholiques vertueux, au ciel d'heureux habitants; elle sert à créer pour la jeunesse de sages instituteurs, pour les populations catholiques des prêtres zélés, pour les peuples sauvages de courageux missionnaires. Votre aumône sert à élever des édifices sacrés pour y rassembler les fidèles, les instruire dans la religion, les reconforter par les sacrements, leur faire bénir Dieu, pour le dédommager des blasphèmes et des malédictions dont le chargent les impies; elle sert à publier et à répandre par milliers de bons livres pour semer dans le monde de sains principes; combattre les erreurs, raffermir les âmes dans la foi, rappeler dans la bonne voie les égarés, et les assurer dans la vertu. Votre aumône en un mot, sert à étendre le règne de Dieu sur la terre, à faire régner Jésus-Christ dans les individus, dans les familles, dans les cités, dans les nations; à le faire connaître et aimer, si cela pouvait nous être donné, d'un bout à l'autre du monde pour accomplir la prophétie selon laquelle. Il dominera d'une mer à l'autre. *« Dominabitur a mari usque ad mare »*

Soyez donc généreux et donnez-moi largement votre aide pour le soutien de ces œuvres de religion et de vraie civilisation; et soyez certains que si vous coopérez au bien de l'église catholique et au salut des âmes Dieu saura vous en récompenser dignement. Prêtres, Dieu vous récompensera en multipliant les fruits de votre saint ministère; pères et mères, il vous récompensera dans vos enfants; supérieurs et chefs de famille, il vous récompensera dans vos communautés et vos familles.

Quel que soit votre état, Dieu vous récompensera de vos sacrifices par les bénédictions qu'il répandra sur vos personnes, vos affaires temporelles, vos intérêts spirituels; et, ce qui vaut mieux encore, au moment de votre mort, il vous fera jouir d'une grande consolation, comme un avant-goût de cette douceur souveraine qu'il vous a préparée dans le ciel.

Je termine cette lettre en vous rappelant que, dans toutes les maisons salésiennes d'Europe et d'Amérique, nos jeunes gens et tous les membres de la congrégation salésienne prient chaque jour pour leurs bienfaiteurs. Aux prières de mes chers enfants, je ne manquerai pas de joindre les miennes et, chaque matin, dans la sainte

Messe je ferai un Memento spécial pour vous tous, priant la miséricorde de Dieu, par les mérite de N. Seigneur Jésus-Christ et de N. D. Auxiliatrice de vous accorder en ce monde tout ce que peut désirer un bon chrétien et surtout la grâce de pouvoir nous trouver un jour réunis, tous ensemble, à le louer et le bénir dans son beau Paradis.

Veillez, vous aussi, chers coopérateurs prier pour moi, et croyez à la profonde gratitude et à tout le respect, avec lesquels je suis heureux de me dire,

*Votre très obligé serviteur*

JEAN BOSCO, *Prêtre.*

## NOUVELLES DES MAISONS ET DES SŒURS DE NOTRE DAME AUXILIATRICE EN AMÉRIQUE.

La Supérieure des Sœurs de Marie Auxiliatrice en Amérique écrit à Dom Bosco la lettre suivante.

Almagro, 31 octobre 1882.

TRÈS VÉNÉRÉ PÈRE EN NOTRE SEIGNEUR J.-C.

Je pense que dom Cagliero vous aura déjà mis au courant de tout ce qui se passe au milieu de nous. Cependant, je vous donnerai quelques nouvelles afin de vous rappeler nos besoins et pour vous prier de daigner dans votre paternelle bonté les recommander tous à Jésus et à Marie.

Une nouvelle maison est déjà préparée pour nous à Moron; nous espérons pouvoir l'ouvrir le mois prochain, consacré dans ce pays à la Très-Sainte Vierge Marie, comme le mois de Mai dans nos pays. Cette maison de Moron, nous la devons après Dieu à sa grandeur Monseigneur l'archevêque. Monseigneur est pour nous comme un père et nous aide avec la plus grande sollicitude et la plus extrême bonté. Nous avons certes bien lieu de remercier le Seigneur de ce qu'il daigne se servir de nous, misérables instruments, pour étendre son règne dans le cœur des nombreuses jeunes filles qui fréquentent nos écoles et le patronage du Dimanche. Que nous serions heureuses, si nous savions bien correspondre aux desseins de Dieu! Je viens de visiter les maisons de Colon, de Laspiédras, Della Bocca et de Saint Isidore. J'ai trouvé nos chères Sœurs avec beaucoup de travail sur les bras, Toutes sont animées d'une grande bonne volonté pour allumer dans le cœur des nombreuses jeunes filles qui leur sont confiées le plus ardent amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ. Dans toutes nos maisons nous avons un grand nombre d'enfants inscrites dans la compagnie de Marie Immaculée. Être les filles de Marie les anime beaucoup à la piété, à la dévotion et à la fuite des périls du monde.

J'ai reçu également des nouvelles de nos sœurs de la Patagonie; là aussi on travaille beaucoup et le nombre des élèves du collège de sainte Marie de Las indias va toujours augmentant de plus en plus. O priez, père vénéré, pour que nous puissions conduire vers Dieu les cœurs encore sauvages de tant de pauvres créatures que la divine Providence nous a confiées sur les deux rives du Rio Negro.

Je vous transmets aussi la consolante nouvelle que les nombreuses postulantes et novices Américaines sont animées du véritable esprit salésien et veulent à tout prix ne le céder en rien à leurs sœurs d'Europe. La construction de notre maison nouvelle avance rapidement et c'est pour nous un plaisir de la voir croître de jour en jour. Ce qui nous réjouit surtout c'est de voir s'élever aussi en Amérique un petit Sanctuaire en l'hon-

---

## LES SOUHAITS DE BONNE ANNÉE DE S. FRANÇOIS DE SALES.

Un grand nombre de nos coopérateurs ont, pendant ces derniers jours, sous forme de lettres ou de cartes de visite, adressé à dom Bosco les souhaits les plus sympathiques.

Plusieurs même ont eu l'extrême bonté d'envoyer leurs étrennes aux jeunes gens de dom Bosco; entre autres choses, ils ont envoyé chemises, bas, draps de lits, couvertures et autres objets de ce genre; ils ont ainsi vêtu le divin Enfant Jésus en la personne de ses pauvres. Quelques uns, à l'exemple des trois mages ont offert des cadeaux qui ne venaient pas moins à propos.

Dom Bosco voudrait avoir le temps de répondre à chacun en particulier; mais cela n'est pas possible. Il les remercie donc tous du plus profond de son cœur et, s'appropriant la formule que S. François de Sales employait d'ordinaire pour transmettre ses félicitations à ses parents et amis au début d'une nouvelle année, il leur répète après le saint évêque: « je vous souhaite une bonne année, suivie de plusieurs autres et le Paradis à la fin de vos jours. »

---

neur de Notre Très-Sainte Mère, Marie Auxiliatrice. Daigne le Seigneur faire que les travaux n'aient pas à demeurer interrompus faute de ressources ! Les jeunes filles sont tout heureuses de voir s'élever cette maison où elles espèrent pouvoir être admises à suivre les classes, ce que nous ne pouvons faire à présent faute d'un local suffisant. Ces pauvres filles sont vraiment bien dignes de compassion pour l'extrême besoin qu'elles ont d'être instruites des choses de religion. A part quelques épines, et je crois que jamais les épines ne nous manqueront en ce monde, nous sommes toutes joyeuses et voulons nous sanctifier coûte que coûte. L'ennemi de nos âmes nous fait, c'est vrai, une guerre continuelle pour empêcher le bon succès de cette entreprise, mais il n'y a rien de sûr. Avec Jésus et sa divine grâce, avec l'assistance de Marie Immaculée, nous devons remporter la victoire ; la foi nous oblige à l'espérer. Pour ma part, la satisfaction que j'éprouve d'être pour de Marie Auxiliatrice, et d'être en Amérique, est si grande que je ne puis cesser de remercier le Seigneur de m'avoir fait une telle grâce. Que le Seigneur est bon pour nous ! Quel bonheur serait le nôtre si nous pouvions l'aimer véritablement d'un cœur parfait, et être toutes de lui ! Nous nous recommandons chaudement à vos prières pour nous obtenir cette faveur.

Veuillez, vénéré Dom Bosco, agréer nos humbles hommages et nous bénir toutes, surtout celle qui, avec la plus profonde estime, se dit, vénéré père

*Votre très-humble fille en J. C.*  
 Sœur MARIE MADELEINE MARTINI.

**LE COMTE D. CAYS DE GILETTA.**

La foi la plus vive guidait seule notre regretté on Charles Cays dans son désir d'embrasser l'institut des Salésiens. Il entendait par là, moins un cadeau de sa personne à Notre Seigneur, et recevoir de Lui une grâce dont son humilité faisait se reconnaître indigne. Il accueillit donc l'avis du conseil de Dom Bosco et se mit à louer le Seigneur, au cas où sa bonté daignerait accepter à son service, de vouloir bien le lui faire connaître et le confirmer dans son dessin lui donnant les moyens de le conduire à effet. Dans ce but, il commença la neuvaine de Marie Auxiliatrice avec la plus grande ferveur. Il fit de cette neuvaine comme une retraite particulière. Chaque matin il entendait la sainte Messe, s'approchait de la sainte table, et s'occupait ensuite de pieuses lectures et méditations. Le soir, il faisait une prière au Très-Saint-Sacrement et se rendait au salon et à la bénédiction qui se donnaient alors chaque jour au Sanctuaire de Marie Auxiliatrice.

Dans ces saints exercices d'une dévotion exemplaire, il atteignit le 23 Mai, veille de la fête de Marie Auxilium Christianorum. On devait célébrer le lendemain cette fête avec la plus grande

pompe dans l'église que Dom Bosco a fait élever à Marie sous ce vocable glorieux.

Plusieurs fidèles, dès le matin de ce jour, se rendaient au Sanctuaire ; les uns pour remercier la Vierge compatissante des faveurs qu'ils avaient obtenues, les autres pour implorer son inépuisable bonté. L'antichambre de Dom Bosco était, elle aussi, pleine de monde. Plusieurs, venus pour se faire donner la bénédiction de Marie Auxiliatrice, attendaient pour la recevoir l'un après l'autre de la main même de Dom Bosco ; d'autres attendaient pour lui parler, lui faire part de grâces obtenues, ou lui demander ses conseils. Parmi les personnes qui se pressaient dans l'antichambre se trouvait aussi le Comte Cays. Il venait pour dire à Dom Bosco qu'il s'était conformé à ses avis, et avait terminé sa retraite ; le désir d'abandonner le monde s'était fortifié en lui ; mais, en même temps, il ne pouvait se défendre d'une hésitation qui le dominait encore, d'une certaine crainte qu'il ne pouvait chasser de son âme ; il venait, en un mot, prendre sous sa direction une résolution définitive.

Déjà un temps assez long s'était écoulé depuis son arrivée ; il attendait patiemment son tour pour parler à dom Bosco, lorsque entra dans l'antichambre une dame de Turin qui conduisait, ou pour mieux dire, traînait et portait à moitié sa petite fille âgée de 10 ans nommée Joséphine Longhi. Depuis quelque temps cette jeune fille était sujette à de terribles convulsions et la pauvre enfant était demeurée toute paralysée. Elle ne pouvait presque plus se tenir debout et avait perdu l'usage de la main droite et même, depuis un mois environ, l'usage de la parole. Les parents désolés avaient eu recours aux médecins les plus distingués ; mais toutes les ressources de l'art étaient demeurées inutiles. Non seulement aucune amélioration ne s'était produite, mais les forces physiques de la malade allaient dépérissant de jour en jour et ses facultés mentales tendaient à disparaître complètement. Devant cette inutilité des moyens terrestres, les parents éplorés se tournèrent vers l'emploi des moyens célestes.

La mère avait entendu raconter les grâces extraordinaires obtenues par la très Sainte Vierge Marie en faveur de ceux qui l'invoquaient sous le titre de secours des chrétiens. Elle résolut, elle aussi, de faire appel à la compassion maternelle de la Vierge Auxiliatrice. Remplie de la plus vive confiance elle avait conduit, le matin même, sa fille au Sanctuaire du Valdocco. Elle avait recommandé son enfant à la reine du Ciel et maintenant elle apportait cette chère enfant à dom Bosco pour qu'il voulût bien lui donner la bénédiction de Marie Auxiliatrice.

A peine entrée dans l'antichambre, elle fit assise sa petite malade dont le triste état émut la compassion de toutes les personnes présentes. La pauvre enfant souffrait extrêmement, et, malgré la vigilance de sa mère qui avait pour elle toutes les attentions possibles, elle se laissait tomber sans cesse, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre ; elle ne pouvait demeurer debout, et ne pouvait davantage se tenir assise. Après quelques mi-

notes, la mère dit tout haut : Il est impossible d'attendre plus long temps. il faut retourner à la maison ; cette pauvre fille ne peut plus y tenir ; et déjà, toute désolée, elle se disposait à sortir. Toutes les personnes présentes étaient profondément émues. Le comte Cays, plus ému que tout autre, prit alors la parole et dit : je crois interpréter fidèlement les sentiments de tous ces messieurs en vous priant, en leur nom, de rester encore. Nous vous cédon's volontiers notre tour et vous passerez avant tous avec votre jeune malade. — Chacun consentit de bon cœur à cette proposition et, dès que la personne qui parlait en ce moment à dom Bosco sortit de la chambre, la dame se présenta avec sa petite fille qu'elle soutenait de toutes ses forces pour l'empêcher de tomber. La voyant entrer, le comte Cays dit en lui-même : — Si cette enfant sort guérie de cette chambre, je regarderai ce fait comme une preuve que la très Sainte Vierge me veut dans la congrégation salésienne et je chasserai loin de moi toute hésitation et toute crainte. —

La mère désolée, arrivée devant dom Bosco, assit la petite fille sur un sofa et raconta son malheur. Elle dit qu'il ne restait plus d'espoir qu'en la miséricorde de Dieu et la puissante intercession de la Bienheureuse Vierge Marie, dont elle le priait de vouloir bien appeler sur sa fille la plus spéciale bénédiction.

Dom Bosco exhorta la pauvre mère à avoir confiance en la bonté secourable de Marie, il la fit mettre à genoux et donna à la petite malade la bénédiction de N. D. Auxiliatrice. Cela fait il invita la jeune enfant à faire le signe de la croix. L'enfant se disposa à faire ce signe sacré ; mais avec la main gauche. — Non, pas avec la main gauche, mais avec la main droite, lui dit dom Bosco. — Elle ne peut se servir de la main droite, répondit la mère. — Laissez ; laissez-moi faire l'essai, lui dit dom Bosco, et il répéta à la jeune fille son invitation. La jeune fille obéit ; elle soulève son bras paralysé, porte la main à son front ; puis à la poitrine, à l'épaule gauche et à l'épaule droite, comme si elle n'avait eu aucun mal. — Bravo, lui dit dom Bosco, tu as fort bien fait le signe de la Croix, mais tu n'as pas prononcé les paroles ; à présent, répète le signe et prononce les paroles, comme je le fais moi-même. Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. — Et la jeune fille, muette depuis un mois, délie sa langue et refaisant, l'auguste Signe, elle l'accompagne des paroles consacrées et, toute hors d'elle même, se met à crier : O maman la Sainte Vierge m'a guérie ! —

En entendant ces paroles sortir de la bouche de sa fille, la mère poussa un cri et se mit à pleurer de joie. — A présent que la Bonne Vierge t'a rendu la parole, continua dom Bosco, hâte-toi de la remercier et récite du fond du cœur l'*Ave Maria*. — La fillette récita cette prière d'une voix bien distincte et avec beaucoup de dévotion ; mais ce n'était pas encore tout ; il restait encore à vérifier si elle pouvait se tenir debout et marcher sans être soutenue. Dom Bosco l'invite à promener

dans la chambre ; elle en fait plusieurs fois le tour d'un pas libre et bien assuré. En un mot, la guérison était parfaite et elle s'était opérée de la façon la plus prodigieuse. A ce moment, l'heureuse petite fille ne pouvant plus contenir l'élan de la reconnaissance qui débordait de son cœur, ouvre la porte de l'antichambre, se présente aux personnes qui, quelques minutes auparavant, l'avaient vu traîner avec tant de peine, boîteuse et muette puis, avec une assurance supérieure à son âge et un accent qui semblait inspiré : messieurs, dit-elle remerciez avec moi la très sainte Vierge ; sa miséricorde m'a guérie. Voyez : je remue la main je marche, je parle ; je n'ai plus aucun mal. — Ce spectacle et ces paroles produisirent une émotion indescriptible. Tous entourèrent la jeune enfant ; l'un pleurait, l'autre priait, un autre s'écriait : O grand Dieu ! O Marie ! Oh ! quel miracle ! O ! heureuse jeune fille ! — Dom Bosco lui-même était si impressionné qu'il tremblait de la tête aux pieds. Après être demeurée pendant quelques minutes l'objet de l'admiration et de la joie de tout le monde, la jeune fille sortit avec sa mère de la chambre, de dom Bosco et toutes deux se rendirent de nouveau devant l'autel de Marie Auxiliatrice et, plus par leurs larmes que par leurs paroles, la remercièrent de la faveur obtenue (1).

Et le comte Cays ? — témoin oculaire d'un pareil fait, le comte Cays n'eut pas besoin d'autres preuves pour assurer sa vocation. — La Sainte Vierge a parlé, dit-il ; cela me suffit ; je suis Salésien. Entré quelques moments après dans la chambre de dom Bosco, il ne fut pas long à s'expliquer : j'étais venu, lui dit-il pour terminer avec vous l'affaire de ma vocation et prendre une résolution définitive ; il me restait encore un léger doute ; mais la très sainte Vierge m'en a complètement délivré. — Et il raconta la condition qu'il avait mentalement posée lors de l'entrée de la jeune fille ; et maintenant, ajouta-t-il, si dom Bosco veut bien m'accepter je suis Salésien. — Venez, répondit dom Bosco, vous serez régulièrement accepté. — Quand pourrai-je venir ? — Quand vous voudrez. — Je serais heureux de venir dès demain, fête de Notre Dame Auxiliatrice et quarantième anniversaire de mon mariage ; mais j'ai encore quelques affaires à régler définitivement, c'est pourquoi, si rien ne s'y oppose viendrai le 26. — Très bien, répondit dom Bosco ; le 26 est la fête de S. Philippe de Nérie. Ce bon saint était si dévot à la très sainte Vierge j'espère qu'il vous obtiendra de persévérer jusqu'à la fin. — Au jour dit, le comte Cays se trouva à son poste.

Entré dans l'Oratoire de S. François de Sales le noble comte donna immédiatement des preuves de sa vertu modèle. Accoutumé à reposer jusqu'à une heure plus commode, il rompit son ancienne habitude et se conforma à l'horaire g

(1) Cette guérison a déjà été publiée dans le 5<sup>e</sup> fascicule des *Lectures Catholiques* de 1880 pag. 117 et suivantes.

néral. — Au premier son de la cloche, il se levait comme tous les autres, et se rendait aux prières et à la méditation; et cela, non seulement dans la belle saison, mais au cœur de l'hiver. C'était un édifiant spectacle de le voir à la table commune. Habitué, dans le monde, à avoir un service très-complet, et des plus recherchés, il oublia toutes ces délicatesses; il se contentait de la portion que l'on lui présentait, comme à chacun des membres de la communauté, et, vainqueur de lui-même, il mangeait de tout, comme si tout eût été de son goût. Parfois les supérieurs s'apercevaient des efforts qu'il devait faire dans les premiers temps pour se plier au régime de la communauté; par égard pour son âge et sa condition, ils cherchaient à le faire servir à part, mais le vertueux et noble comte ne le permettait pas: — non, non, disait-il, je ne veux pas d'exceptions, il faut que je m'accoutume à la règle; j'ai besoin de m'éprouver moi-même. Et d'ailleurs, ce pain est excellent et, sans nul doute, bien des gens n'ont pas d'aussi bonne soupe, d'aussi bonne viande et d'aussi bon vin. — Il fit plus. Comme les jeunes gens, qui faisaient les épreuves préparatoires pour l'admission définitive dans la pieuse société Salésienne, mangeaient dans un réfectoire à part, le Comte Cays, au bout de quelques jours, abandonna la Compagnie de dom Bosco, qui lui était si chère, et alla se réunir à ces jeunes gens pour tout le temps voulu, donnant ainsi un grand exemple de mortification, d'humilité et de parfaite observance. Quand on sut à Turin que le noble patricien s'était retiré chez les Salésiens ce fut dans toute la ville, d'abord une véritable stupeur, et puis une grande édification. Ceux qui l'avaient connu de près, et savaient que sa santé, plutôt médiocre que bonne, avait besoin de bien des égards, surtout pour la qualité des mets, ne pouvaient se rendre compte de la manière dont le comte s'adaptait à son nouveau genre de vie et pouvait y résister. Le baron Charles Bianco di Barbania, entre autres, allait répétant partout: je regarde ce fait comme un vrai miracle.

Dieu agréa tellement l'esprit de mortification de son serviteur, qu'il ne tarda pas à lui en donner une récompense tout à fait inattendue. Lorsqu'il était encore dans le monde, il souffrait de fortes migraines qui, de temps en temps, lui faisaient passer des jours bien douloureux. De plus, il avait le plus souvent un défaut d'appétit si prononcé qu'il trouvait difficilement une nourriture qui le satisfît pleinement ou se laissât digérer sans occasionner quelques malaises. Eh bien, après quelques semaines passées à la communauté, la migraine disparut complètement et, au dégoût de la nourriture, succéda un appétit si singulier que le comte se plaisait à dire: à la maison, j'aurais désiré ne jamais descendre pour me mettre à table; et ici il me tarde toujours de voir arriver l'heure du diner ou celle du souper.

Par respect pour la vérité, nous devons cependant remarquer ici que, dans les premiers jours, le comte Cays fut assailli d'une rude tentation contre sa vocation.

Le changement lui parut chose si pénible et si

difficile, qu'il se prit à craindre de ne pouvoir y tenir bien longtemps; il se demanda donc sérieusement s'il ne vaudrait pas mieux faire, dès les premiers jours, une retraite honorable, plutôt que de se voir contraint à la faire plus tard, au moment où elle exciterait l'étonnement du public et où il aurait déjà causé du dérangement à la communauté. Dans les premières vingt-quatre heures, et surtout pendant la nuit, il dut soutenir une lutte terrible. Ce noble cœur ne savait avoir de secrets avec son supérieur; c'est pourquoi, la tête pleine de pensées importunes, il se présenta à dom Bosco et lui ouvrit entièrement son âme. Dom Bosco entendit le récit de ses doutes, de ses peines et de ses craintes. Il s'aperçut aussitôt que le comte se trouvait aux prises avec les répugnances de la nature et les séductions du démon. C'est pourquoi, autant il avait montré d'indifférence et presque de répugnance, lorsqu'il s'était agi de l'encourager à embrasser l'état religieux; autant, à présent que le comte se trouvait résolu à répondre à l'appel de Dieu, il s'industria à relever son courage et à fortifier sa volonté, la première; conduite était dictée par la prudence, la seconde par la charité. Il lui dit donc: — je conviens parfaitement, monsieur, que vous trouvez des difficultés dans le nouveau genre de vie que vous avez entrepris; tous en éprouvent plus ou moins, sans en excepter même les jeunes gens; il n'est donc pas étonnant que vous en éprouviez, à l'âge au quel vous êtes arrivé, et avec l'habitude que vous aviez, jusqu'à présent, d'une vie commode et aisée. Mais les difficultés que l'on éprouve au début d'une carrière sont loin d'être une preuve que Dieu ne vous veut pas dans cette voie. Loin de là, le plus souvent, le Seigneur envoie ou permet ces difficultés et autres semblables, pour nous donner l'occasion de faire l'épreuve de la force de notre volonté et de mériter, de sa part, les grâces les plus signalées. Je vous ferai observer également que tous les débuts sont pénibles; souvent le démon agit sur l'imagination et nous grossit les difficultés, pour nous faire effrayer et nous éloigner de la bonne voie. Si Dieu vous appelle, comme je le crois, à l'état religieux, il saura vous donner les secours nécessaires. — Mais, reprit le comte, c'est là précisément ce dont je doute; je crains que Dieu ne m'ait pas appelé. — Ecoutez-moi, monsieur le comte, vous m'avez dit et répété plusieurs fois que, depuis longtemps, vous vous sentiez pressé d'abandonner le monde. C'était là un signe de la volonté de Dieu; pour mieux connaître cette volonté, vous avez prié, vous avez fait prier, vous avez demandé conseil à bien des personnes qui vous ont engagé à avancer sans crainte. Enfin, pour chasser de votre esprit les derniers doutes, vous avez, vous-même, posé pour condition l'accomplissement d'une guérison. Cette guérison s'est opérée, et, vous-même, vous l'avez jugée miraculeuse. Que vous faut-il de plus? voudriez-vous qu'un ange descendît du ciel pour vous donner une assurance plus formelle? nous ne devons pas en demander autant; d'ailleurs, quand bien même un ange viendrait; il y aurait encore lieu de douter si cet ange est un bon ange ou un ange

mauvais, transfiguré en ange de lumière. Vous avez raison, répondit le comte, dont l'âme s'était rassérénée comme le visage, je n'avais pas fait toutes ces réflexions; c'est pour quoi je me suis laissé troubler sans motif. — Faisons donc ainsi, reprit dom Bosco, ne regardez pas tant aux difficultés qu'aux secours que vous devez attendre de Dieu, ils ne vous manqueront jamais. Continuez, au moins pendant quelques semaines, l'essai du genre de vie que vous voulez embrasser et, en attendant, prions tous les deux. Si le Seigneur ne vous veut pas dans cette pieuse société, j'espère qu'il nous le fera connaître en quelque manière.

Les paroles de dom Bosco, les conseils et encouragements du professeur Célestin Durando, avec lequel il s'ouvrait en toute confiance, furent pour le comte un puissant soutien. Mais le Seigneur lui envoya, peu de temps après, un autre secours qui finit par le rendre pleinement victorieux. Dans ses perplexités et ses tristesses, il s'animait d'ordinaire par la pensée de la guérison de Joséphine Longhi; mais, depuis quelques temps, s'était fait jour dans son esprit, un doute qui l'affligeait extrêmement. — Qui sait, se disait-il à lui-même, qui sait si cette guérison se sera maintenue? qui sait si ce n'était pas un effet d'un moment? qui sait?... Un matin, le comte passant par la sacristie pour se rendre à l'église, vit cette heureuse jeune fille en compagnie de ses parents; elle était venue apporter une offrande pour l'honneur de sa céleste bienfaitrice. La jeune fille reconnaît le comte, va devant de lui et le salue la première. — Vous ne me reconnaissez pas, lui dit-elle? — Oh! tu es la jeune Joséphine Longhi, répondit le comte tout joyeux. — Précisément — et comment vas-tu? — parfaitement bien: je parle, je marche, j'écris, j'étudie, comme si je n'avais jamais eu de mal. — Voyez, ajouta la mère, quelles belles couleurs elle a déjà prises, elle mange avec un appétit sans égal. Nos voisins s'accordent tous à reconnaître avec nous, que cette guérison est un vrai miracle.

On ne pourrait dire quelles consolations le comte éprouva dans ce moment; il se plaisait à dire plus tard: — Cette rencontre à la sacristie fut pour moi véritablement providentielle. Je me dis aussitôt: La Sainte Vierge a vu mes doutes sur cette guérison, elle voulut m'en délivrer entièrement. Maintenant je suis convaincu que la grâce était très réelle et complète; je dois donc, de mon côté, ne pas faire les choses à moitié. — Dès ce jour, sa résolution d'être Salésien fut inébranlable.

Le moment d'émettre les saints vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, arriva enfin. Il prononça ces vœux avec une admirable ferveur; tout heureux de se lier ainsi, par des nœuds indissolubles, à l'amour et au service de son Dieu.

Pendant qu'il était encore dans le monde, alors surtout qu'il s'acquittait de ses fonctions de membre et plus tard de président, de la Société de St. Vincent de Paul, le noble Comte s'employait pour le bien corporel et spirituel du prochain, avec un zèle tel qu'il paraissait déjà un apôtre. Plusieurs fois des personnes autorisées durent s'é-

crier: « Le comte Cays travaille tant et parle si bien, qu'un prêtre ne saurait faire mieux. »

Il avait en effet toutes les vertus et toutes les dispositions requises pour faire un prêtre exemplaire. Après une semblable vie, toute de charité et d'abnégation, on ne saurait s'étonner que Dieu, dans sa souveraine bonté, voulût enfin le récompenser en lui donnant le titre et l'honneur de ce sacerdoce, dont il avait déjà porté depuis si longtemps le poids et accompli les travaux.

Ce désir de se faire prêtre, il l'eut dès les premières années de son veuvage et c'est par ce motif qu'il résista toujours à ses parents et amis, qui lui conseillaient un nouveau mariage. Il se plaisait à raconter à cet égard qu'un jour, délibérant en lui-même sur le point de savoir s'il devait consentir à une proposition de mariage des plus avantageuses, il se rendit au Sanctuaire de la Consolata à Turin, et dit à la Sainte Vierge: « S'il n'entre pas dans les vues de Dieu que je contracte de nouveaux liens avec le monde, faites que ce projet de mariage se rompe et que celle que l'on me propose trouve un autre parti. »

Ce jour là même, la noble demoiselle fut demandée par d'autres prétendants; et le comte Cays resta dans son veuvage et ne pensa plus jamais à en sortir. Dès ce moment, il se serait volontiers engagé dans la voie qui conduit au sacerdoce; mais il en fut retenu par l'âge encore tendre de son fils, et surtout par son humilité qui le faisait se considérer comme indigne d'un état aussi saint et aussi glorieux. Dieu l'avait ainsi disposé pour sa plus grande gloire. Le comte Cays fit, comme séculier, un bien si considérable que dans ces temps difficiles il lui eût été presque impossible d'en faire autant s'il se fut trouvé dans les rangs du clergé. Quoiqu'il en soit, accepté définitivement dans la pieuse Société Salésienne, loin des embarras du monde, guidé par la voix de l'obéissance, il tourna vers ce noble but toutes ses pensées, toutes ses affections. Le 17 septembre 1877 il recevait, des mains de Dom Bosco, au pied de l'autel de Notre Dame Auxiliatrice, le saint habit du prêtre et se mettait sans tarder à l'étude de la théologie. La mémoire ne lui servait plus autant que dans son jeune âge; il se plaisait à le reconnaître. Cependant son esprit clairvoyant, les études déjà faites, l'érudition très-étendue qu'il avait acquise, le vif désir d'apprendre et d'approfondir toutes les questions; et, par dessus tout, une volonté ferme, capable de dompter toutes les difficultés, l'aiderent si puissamment qu'en peu de temps il put terminer le cours complet de la théologie dogmatique et morale, et conquérir dans chacun de ses examens les suffrages les plus favorables et la louange la mieux méritée.

L'excellent journal *l'Unità Cattolica*, dans son numéro du 26 octobre 1877, publiait un très-bel article sous ce titre: *Un député qui se prépare au sacerdoce dans la pieuse Société Salésienne*. Nous y lisons les paroles suivantes: « Pour la plus grande gloire de Dieu et l'édification des catholiques, il me semble que le temps est venu de faire connaître au public la précieuse acquisition que notre clergé vient de faire en la personne du

Comte Charles Cays de Giletta et Caselette. Le Comte a renoncé au monde et cédé toute sa fortune à son fils ; il est entré dans la pieuse Société des prêtres Salésiens, fondée par D. Bosco, et a revêtu, tout dernièrement, le saint habit du prêtre. Il travaille en ce moment à terminer ses études théologiques ; comme il avait déjà une science très-étendue, soutenue par un esprit des plus perspicaces, il fait de merveilleux progrès et, avant peu, pourra être admis aux ordres sacrés.

Nous n'avons pas ici à faire une biographie complète, nous nous bornerons à enregistrer la date des ordres reçus par notre regretté confrère. Le 22 décembre 1877, il reçut la tonsure et les quatre ordres mineurs, des mains de Monseigneur Laurent Gastaldi, Archevêque de Turin ; le 20 avril 1878 il reçut le sous diaconat, des mains de Monseigneur Giocondo Salvai, évêque d'Alexandrie ; le 15 juin de la même année, il recevait le diaconat et le 20 septembre suivant la prêtrise. Ces deux derniers ordres lui furent conférés par Monseigneur l'Archevêque de Turin, dans son église cathédrale, en présence d'un grand concours de fidèles, de nobles messieurs et de nobles dames, parents, amis et connaissances du Comte. Nous ne dirons rien de la dévotion, avec laquelle il se préparait à chacune de ces ordinations. Nous dirons seulement que les ordinands étaient tout heureux de l'avoir pour compagnon, parce que sa conversation, son recueillement, ses prières étaient dignes d'un saint, et leur communiquaient une grande ferveur.

» Comme il avait reçu la prêtrise à Turin, il aurait pu s'y arrêter pour y célébrer solennellement sa première messe, avec le plus d'éclat possible selon la coutume, mais son exquise piété lui fit prendre une tout autre résolution, avec le consentement de ses Supérieurs. Dans la crainte des distractions que lui aurait causé le concours des nombreuses personnes qui seraient venues le féliciter en ce beau jour, il renonça à toute fête, s'éloigna de la ville et se rendit avec son fils dans notre maison de San Pier-d'Arca. Là il célébra sa première messe, jouissant pleinement, dans le repos de l'esprit de cette souveraine douceur, dont le Seigneur inondait si délicieusement son cœur. Chaque matin à l'autel il goûtait par avance les délices du Paradis. Toujours heureux de célébrer la messe partout où l'envoyaient les supérieurs, pour la plus grande commodité des fidèles, il aimait cependant mieux la célébrer dans le sanctuaire de Marie Auxiliatrice, à l'heure à laquelle il pouvait lui être plus facile de se recueillir et de satisfaire sa piété. Il avait en horreur la précipitation dans une action si sainte. Après la consécration, et au moment de la communion, toute son attitude respirait un tel air de dévotion, de foi et d'amour, que l'on était attendri à le voir et à l'entendre. Dans une retraite prêchée à des prêtres, on put leur proposer pour modèle la piété du noble Comte. Il ne manquait jamais de célébrer, à moins d'une maladie, qui le contraignit à rester au lit. — Je ne puis, disait-il avec une grande humilité, faire rien de bon pour l'Eglise et le salut des âmes ; il faut donc au moins que

je célèbre la sainte Messe, pour donner à Dieu la gloire qui lui est due et implorer ses miséricordes, pour moi, pour les pécheurs et pour les justes.

Parmi les personnes qu'il ne manquait jamais de recommander au Seigneur au saint autel, étaient au premier rang nos Missionnaires d'Amérique dont il admirait et enviait le zèle. Il savait combien ces missionnaires avaient à travailler dans ces pays lointains, et combien de fatigues, ils devaient endurer pour gagner des âmes à Dieu. On l'entendit plusieurs fois s'écrier : Ah ! si j'avais vingt ans de moins je serais bien heureux d'aller, moi aussi, leur aider ; mais, à soixante six ans, il faut que je me contente d'être missionnaire par le désir. — Chaque fois qu'un groupe de missionnaires partait pour l'Amérique, le comte Cays les saluait un à un, se recommandait à leurs prières et se plaisait à répéter : « Eux, du moins, font quelque chose pour le Seigneur, et moi, je ne suis bon à rien » et parfois les larmes lui venaient aux yeux. Ne pouvant accompagner les Missionnaires, il les suivait de l'esprit et du cœur, priant chaque jour le Seigneur de leur être propice et, par l'abondance de ses grâces, de rendre fructueux leur saint apostolat.

Mais, s'il ne put être missionnaire en Amérique, notre regretté Dom Cays ne laissa pas d'exercer avec beaucoup de fruits son ministère sacré en Italie et en France, comme nous le dirons plus tard.

---

## LE COLLÈGE DE VALSALICE aux inondés de Vérone.

Le 26 du mois d'octobre dernier les élèves de notre collège de Valsalice donnèrent une séance académique littéraire consacrée à chanter en très-beaux vers les héroïques fatigues et la gloire impérissable de Monseigneur Daniel Comboni que l'on ne saurait trop pleurer. Monseigneur Comboni était un enfant du diocèse de Vérone, il fut l'apôtre et le civilisateur de l'Afrique centrale. Un auditoire choisi assistait à cette séance et couvrit d'applaudissements bien mérités les jeunes gens et leur directeur Dom Francesia, auteur des plus beaux chants.

On devait, en cette même séance, distribuer aux élèves qui s'étaient le plus signalés par leur travail et leur conduite pendant l'année précédente les prix qu'ils avaient si légitimement conquis ; mais ces sages et pieux jeunes gens, intruits des malheurs causés par les terribles inondations qui pendant le mois de septembre, ont désolé la Lombardo-Vénétie, touchés par le tableau si triste de l'extrême misère, à laquelle sont réduites tant de pures créatures ; ces jeunes gens, disons-nous, conçurent l'heureux dessein de sacrifier d'un commun accord la récompense méritée et chargèrent leur bien-aimé supérieur d'en faire parvenir la valeur à Son Eminence Monseigneur le Cardinal de Canossa, Evêque de Vérone, pour être employé au soulagement des personnes les plus

maltraitées par le fléau dans ce malheureux Diocèse.

La somme de 450 fr. fut donc expédiée à son Eminence avec la lettre suivante :

EMINENCE,

Le jour de la distribution des prix est pour nous un grand jour, un de ces jours solennels dont le souvenir s'efface difficilement. Mais la joie d'un pareil jour disparaît, lorsque nous savons qu'un si grand nombre de nos frères sont plongés dans la misère et gémissent au sein de la douleur. Peut-être bien de jeunes gens de notre âge hier encore à l'aise et bien pourvus de toutes les commodités de la vie, manquent aujourd'hui, eux et leurs parents, de ce pain dont ils pouvaient autrefois faire part à d'autres malheureux. Notre pensée s'est portée vers ces infortunés en ce jour heureux pour nous, et nous voulons, s'il peut nous être permis de parler ainsi, leur faire avoir part à notre fête.

Il est si doux de sentir en soi un amour compatissant pour d'autres jeunes gens dans le malheur.

Il nous suffira de savoir que nous avons mérité le prix, il nous suffira d'avoir reçu le baisers de de nos parents, qui nous ont élevés dans ces sentiments de charité; nos prix du moins pourront aller essuyer au moins une larme. Leur valeur, nous le savons, est bien peu de chose en égard aux immenses besoins de cette population si éprouvée; mais, le divin Jésus ne dédaigna pas de bénir l'obole de la pauvre veuve. Nous devons aussi mentionner ici la charité de plusieurs de nos compagnons. N'ayant pas eu cette année le bonheur d'obtenir le prix désiré; privés par conséquent de la satisfaction de faire un sacrifice toujours précieux à notre âge, ils ont voulu s'unir à la bonne œuvre et ont vidé la petite bourse destinée à leurs menus-plaisirs.

Celui qui nous a inspiré cette résolution est ce même Monseigneur Comboni, que Vérone considère comme son fils et dont notre séance littéraire a célébré la gloire.

Daignez, Eminence, agréer notre humble offre et, au nom de Dieu, bénir nos études et notre jeunesse pour nous confirmer de plus en plus dans cette religion, qui nous enseigne à considérer comme faite à Dieu même la moindre petite aumône adressée aux malheureux.

Croyez etc.

Collège de Valsalice - Turin, le 26 octobre 1882.

(Suivent les signatures).

**Conversion** — M. E. Bradfer, maire de Bar-le-Duc, mort il y a quelques mois, était vénérable de loge — le prêtre fut refusé et les francs-maçons préparaient avec une joie satanique un ignoble enfouissement — on pria; on savait que M. Bradfer portait la médaille miraculeuse qui a vaincu tant de pécheurs, et soudain le malade demanda le prêtre, fit amende honorable devant tous,

remercia ceux qui l'avaient averti et dit à ses parents: Pauvre père qu'est-ce que le richesses! les honneurs! les grandeurs! adieu, je vais faire ce grand voyage, — Adieu ma mère, j'ai aussi une bonne mère là-haut. — Le maire de Bar-le-Duc n'avait que 45 ans.

**Doigt de Dieu.** — A Boulogne-sur-Mer, M. Demay, patron et capitaine d'un bateau de pêche, jadis catholique, puis libre-penseur par ambition, fit enlever de son bateau tous les emblèmes religieux, qu'il remplaça par des insignes maçonniques, assurant à ses matelots qu'il ferait meilleure pêche que les autres. On partit sur cette assurance; les autres bateaux sont revenus, mais de celui-là, rien; ni homme, ni épave. M. Demay, sons fils aîné, et tout l'équipage ont péri. C'est, bien sûr, un effet du hasard, diront les incrédules; mais les matelots ne sont pas de cet avis, et les bateaux francs-maçons ne peuvent plus trouver un seul homme d'équipage.

### INDULGENCES SPECIALES pour les Coopérateurs.

Par concession du Souverain Pontife, en date du 9 mai 1876, tout Coopérateur peut gagner toutes les indulgences, tant plénières que partielles, auxquelles ont droit les tertiaires de Saint François d'Assise.

Ainsi les Coopérateurs peuvent gagner:

L'indulgence plénière, une fois par jour, applicable aux âmes du Purgatoire, en récitant le tiers du Rosaire, devant le Très-Saint Sacrement, ou, s'ils ne peuvent, devant le Crucifix.

L'indulgence plénière, chaque fois qu'ils font la sainte Communion.

Un nombre considérable d'indulgences plénières, dans le courant de la journée, en récitant six *Pater*, *Ave* et *Gloria* selon l'intention du Souverain Pontife. Et ces indulgences, applicables aux âmes du Purgatoire, ils peuvent les gagner *toties quoties*, c'est-à-dire, toutes les fois qu'ils récitent les susdits *Pater*, *Ave* et *Gloria* en quelque endroit que ce soit, lors même qu'ils ne se sont point confessés et qu'ils n'ont point communie, pourvu qu'ils soient en état de grâce.

En outre, une indulgence plénière chaque Dimanche, et chacun des jours ci-après indiqués, à la condition que, s'étant confessés dans les huit jours, et ayant communie, ils visitent une église et y prient selon l'intention du Souverain Pontife.

#### Mois de Février.

- 2. Purification de la très-sainte Vierge Marie.
- 4. St. Joseph de Léonessa.
- 13. La Bienheureuse Angèle de Foligno.
- 22. La chaire de St. Pierre à Antioche.
- 23. Sainte Marguerite de Cortone.
- 24. St. Matthias, apôtre.

Avec la permission de l'autorité ecclésiastique - Gerant JOSEPH FERRARI.